

Lè dou que font écrire l'ân z'annoncès

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 25

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184300>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

agréable satisfaction à la pensée que dans quelques semaines cette eau prendra le chemin de la capitale, distante de 30 kilomètres, et où elle arrivera 8 1/2 heures après, parcourant ainsi un mètre par seconde.

Le docteur X., qui avait un verre dans sa poche, le remplit pour apporter au grand jour cette eau qui sort du sol fraîche, limpide et filtrée naturellement. Il la but, la trouva excellente, et, songeant au plaisir avec lequel elle serait accueillie par les Lausannois, peu habitués jusque-là à l'eau transparente, s'écria en levant son verre : « Ce sera là pour moi un terrible concurrent. »

On assure, du reste, que c'est en prévision des heureux effets qu'on attend des eaux de Montreux et de l'abondante consommation qui en sera faite, que la Section de police a renoncé, depuis quelque temps déjà, à la ronde de 11 heures dans nos établissements publics.

Si nous remontons près de Sonzier, l'attention ne tarde pas à être attirée par le bruit d'une forge et celui d'une puissante machine à vapeur installée au pied de la colline. C'est là que l'air est aspiré, puis refoulé dans un tuyau qui va, après un long trajet dans la galerie souterraine, actionner l'engin perforateur placé au fond de celle-ci.

Entrons dans ces lieux sombres et suivons notre guide dont la lampe ne jette autour de lui qu'une pâle lueur. Notre cortège offre un aspect bizarre ; l'un a noué son mouchoir en oreilles d'âne sur sa tête ; l'autre a retourné son habit qui laisse voir la doublure bariolée de ses manches ; un troisième a endossé la blouse d'un mineur, d'autres enfin se sont attifés de la façon la plus étrange pour se garantir de l'eau boueuse qui tombe de la voûte ou suinte le long des parois.

Nous avançons lentement, presque à tâtons dans ce trou humide et froid, impatients d'arriver au fond, de voir ce qui s'y passe et d'en ressortir..... Tout à coup un tapage infernal se fait entendre ; la perforatrice est en mouvement ; ses burins, frappant à coups précipités, s'acharnent à percer la roche où ils pénètrent, trois fois par jour, à la profondeur de 1 mètre 40.

Impossible d'échanger une parole avec son voisin, tant le bruit est assourdissant ; on se borne à regarder sans commentaires. Quelques instants s'écoulaient ; les burins ont atteint la profondeur voulue, et nous rebroussons, suivis de la machine, qui roule sur de petits rails baignés par l'eau dans laquelle nous patageons à qui mieux mieux.

Rendus à la lumière, on reste longtemps sous le charme du magnifique panorama qui s'ouvre tout à coup et contraste si vivement avec l'étroite et sombre galerie. Crottés des pieds à la tête et vice-versa, nous ne pouvons nous regarder sans rire ; impossible de remettre à l'endroit les habits à l'envers ; rien de mieux à faire que d'attendre, assis à l'entrée du tunnel, que le soleil nous ait séchés.

Pendant cet intervalle, les ouvriers avaient chargé les trous de mine, auxquels nous ne songions plus.

..... Pan! pan!..... pan!..... Tous nos chapeaux, enlevés par l'air chassé violemment hors du tunnel, vont rouler au bas du talus.

Les deux sections du passage souterrain n'étaient plus séparées que par une épaisseur de 20 à 25 pieds ; dans quelques semaines, la dynamite aura fait son œuvre, et la pose des canaux sera complètement achevée.

On ne peut qu'admirer un si beau résultat et louer le courage de ceux qui se sont mis à la brèche dans cette colossale entreprise, si l'on songe aux difficultés de tout genre qu'ils ont rencontrées, si l'on songe enfin, à la vue de tant d'importants travaux, que le premier coup de pioche a été donné le 6 juin 1876, et qu'avant de le donner la société a eu à traiter avec trois cent cinquante-cinq propriétaires pour le passage de la canalisation!

Honneur donc à ces hommes de persévérance ; puisse cette eau leur être légère et leur attirer les sentiments de sympathie et de reconnaissance auxquels ils ont droit.

L. M.



Lè dou que font écrire l'ao z'anoncès.

Dein lo teimps iô l'étai onco lè menistrès qu'ap-pedzivon cliâo que sè volliâvon mettrè la corda ao cou, dou z'amœirâo que s'étiot decidâ à fèrè lo grand chaut, alliron fèrè écrire l'ao z'anoncès. Quand l'est que furont à la tiura et que l'uron bailli l'ao lettrès dè bordzézi et l'ao z'estrait, lo menistrè pre onna folhie dè papâi timbrâ, d'on batz et l'écrise : Il y a promesses de mariage entre . . . et pi lo resto. Quand volliè lè fèrè signi l'ao nom, ma fâi, motta ! ne saviont écrire ni l'on, ni l'autro ; et furon d'obedzi dè fèrè la crâi. Lo gaillâ eimpougnè la plionma et fâ tant bin què mau dou batons ein travai l'on dè l'autro, vo sèdè : dè cliâo batons coumeint font lè petits bouébo que vont à l'écoula quand lo régent l'ao minè lè dâi po l'ao z'apprendrè à écrire. Quand l'eut fini, passè la plionma à la gaupa, que fâ d'aboo coumeint li, et ein après le fâ onco on O déveron la crâi, que cein resseimbiâvè prâo à 'na liquierna dè bateau à vapeu.

Quand l'est que furon frou dè tsi lo menistrè, la gourgardine fe à son lulu :

— Eh bin, tot parâi, po la plionma, y'ein sè mè què tè !

— Câise-tè, foula ! ne sâvein pas écrire ni l'on, ni l'autro ; n'as-tou pas assebin fé la crâi ?

— Binsu, mâ n'as-tou pas vu cé galé coucon que y'é fé tot d'éveron ?

— Oï ! Eh bin quiet ?

— Eh bin l'est cein qu'on lâi dit dè l'otographe, que te n'as rein su ein fèrè et chéret bin mè. Te vâi bin !



Mouton.

Le supplément littéraire du *Figaro* publie sous ce titre un article de M. Léon Gozlan, que nous avons lu avec beaucoup de plaisir et auquel nous nous permettons d'emprunter quelques passages. Il s'agit d'abord d'un étranger, d'un ancien capitaine décoré, se disant Italien, et qui, persécuté